2me Année. — N° 59 1865 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 17 Août 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.	
France	9 f.	5 f.	»
Italie et Suisse	12	7	»
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7	50
Allemagne, Belgique	14	8	»
Amérique, Brésil	15	8	50
Australie, etc.	16	9	»

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille — Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 59 de l'Avenir

Paris, le 17 Août 1865

SUR LES VICES ET LES PASSIONS

considérés comme une obsession

Il est certain que les vices de toute nature, qui se sont emparés de l'humanité, ne sont que des maladies morales; mais, croyez-moi, ne faites pas à cette thèse l'honneur de l'élever à la hauteur d'une doctrine, parce que les conséquences en seraient désastreuses. En effet, si l'on admet que ce sont des Esprits puissants qui poussent les gens faibles à la satisfaction de leurs propres appétits quels qu'ils soient, ceux-ci ivrognes ou débauchés diront :

« Mais que voulez-vous? C'est bien malgré moi! je suis fatalement poussé à satisfaire la volonté d'un méchant Esprit qui s'est rendu maître de mon corps; c'est lui qui me pousse à boire; c'est lui qui me pousse à la débauche. Ah! allez! c'est bien malgré moi! »

Ce serait très-commode et tout ce que réprouve la morale sociale comme la morale spirite trouverait là sa raison d'être. A chaque homme incombe sa tâche et celle de l'ivrogne comme celle du débauché est de se défendre contre ses propres passions : c'est la loi de l'épreuve! Ainsi donc, croyez moi, si il y a obsession dans ces différents cas, ce n'est que l'obsession des propres vices de chaque individu qui, après avoir assouvi sa passion dans une certaine limite, s'arrête effrayé sur la pente de l'abîme où les incarnés foncièrement vicieux, c'est-à-dire peu élevés moralement, se précipitent tête baissée aveuglément. L'obsession à proprement parler a des caractères tout autres que celui de la satisfaction des obsédés. Ainsi, celui-là est obsédé, par exemple, qui détestant cordialement l'eau, ou tout autre liquide, se trouve forcé de s'en abreuver malgré sa volonté formelle de n'en point boire, ou encore celui qui malgré tout son désir ne s'exprime qu'avec des expressions triviales ou ordurières en s'adressant aux personnes qu'il respecte ou qu'il aime le plus; l'obsédé est encore celui, qui prêt à s'endormir, se voit, par une volonté qui le maîtrise, forcé de rester éveillé et qui souvent même est précipité violemment au bas de sa couche; ce sont, enfin ceux d'entre les médiums qui, comme un docteur de Saint-Etienne, arrivent avec d'absurdes systèmes ne voulant rien admettre en deçà ni au delà. En somme, mes amis, croyez, je le répète encore, que les gens coupables et vicieux sont bien réellement leurs propres obsesseurs et n'attribuez pas une pareille action à des Esprits qui n'y sont pour rien. Engagez-les à opposer une résistance énergique à leurs désirs coupables, et n'attribuez plus à une cause psycologique ce qui n'est souvent que le résultat d'une cause physiologique. Du moins, voilà quelle est l'opinion de votre

ERASTE.

Paris, 16 mai 1862.

Pour copie conforme : ALIS D'AMBEL.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Lyon, le 6 août 1865.

Mon cher directeur,

Je lis seulement aujourd'hui dans le *Spiritual Magazine* un article contre les réincarnations, qui dénote :

1° Une profonde et complète ignorance du sujet;
2° Une incroyable inattention.

Ignorance du sujet d'abord, de la révélation, de la tradition de tous les peuples et de toutes les philosophies. J'ai prouvé en effet, péremptoirement, dans le livre *Pluralité des existences de l'âme*, qui en est à sa 3e édition, que le dogme des vies successives est la foi universelle du genre humain.

Inattention dont j'ai personnellement à me plaindre avec une juste sévérité. L'auteur de l'article m'impute faussement et imaginairement d'avoir parlé, dans votre journal, semaine par semaine, d'infusoires, de têtards, d'huîtres, de tortues, à propos des évolutions de la monade. Je n'ai jamais rien écrit de pareil. Hilaire, dans *la Vérité*, P. Xavier, dans *l'Avenir*, ont écrit sur le *progrès des animaux*; mais, vous le savez, ni dans mes nombreux ouvrages, ni dans mes derniers, ni dans aucun numéro de *l'Avenir*, je n'ai traité cette question. Or, confondre des noms tous différents et qui n'ont aucune ressemblance avec le mien, n'est-ce pas là la plus singulière inadvertance qui témoigne de la légèreté avec laquelle l'auteur a écrit? Il est commode, lorsqu'on est réduit à merci logiquement par des arguments irréfutables, de prêter à son adversaire un système qu'on présente sous un jour ridicule. Par *charité* je ne qualifie

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

—

Sculpture.

Le portrait d'E. Delacroix, de M. Etex, est une tête de bas-relief sans caractère.

Nous préférons le *Thésée enfant* de M. Falguière, prix de Rome de 1859; l'œuvre est consciencieuse et prouve la solide éducation de cet artiste.

M. Joseph Felon est un talent mince, étriqué, sans originalité et sans grandeur, qui touche un peu à tout en peinture, en sculpture et en dessin. Comme faiseur de vignettes, cet artiste ne manque pas d'habileté, mais comme peintre et comme sculpteur il manque de savoir et de goût.

Quand on a le bonheur, en effet, de réussir dans un genre lucratif, de celui des nymphes auprès d'un clair ruisseau, par exemple, pourquoi affronter la forte poésie de la sculpture et la grande harmonie de la peinture? Facilité, improvisation, universalité, disent les uns, pauvreté dirons-nous. Car en fait d'Art, l'universalité ne doit être que supérieure; c'est pourquoi on ne saurait trop critiquer ces productions bâtardes, caprices d'un tempérament faible qui s'éparpille, mais qui ne peut se généraliser avec force.

Dans le genre gracieux, l'*Amour de cire*, statue bronze de M. Gaston Guittan, nous rappelle un peu le style de Canova. L'*Amour en cire* est tiré de l'ode d'Anacréon, et la douceur du poëte se lit assez bien sur le marbre du sculpteur.

L'*Agar dans le désert*, de M. Charles Gauthier, ne manque ni de caractère, ni de force, ainsi que la *Bacchante jouant avec une panthère*, de M. Jacques Gauthier.

Les noms de MM. Gourdel, Gourdone, Grabonki, Philippe Gran, Théodore Greil nous rappellent des œuvres pleines de mérite, que nous ne citerons pas en détail pour arriver à la *Science* et à la *Jurisprudence* de M. Gumery.

Ces deux statues sont fort belles; c'est dire assez qu'elles sont d'un effet décoratif et riche avec la pureté de leurs lignes et de leurs ajustements. Malgré la réelle admiration que nous avons pour ces œuvres, un certain malaise nous a saisi en les examinant; pourquoi le souvenir du style de Raphaël a-t-il ainsi préoccupé l'artiste? Il n'est pas jusqu'à la composition des plis majestueux de la *Jurisprudence* du *grand peintre* qui n'ait été imitée.

Notre époque est pleine de ces archaïsmes qui empêchent notre admiration complète; nous adorons le style de Raphaël, mais nous n'aimons pas qu'on y touche. En Art, il est des imitations qui sautent trop aux yeux; quand les maîtres imitent, ils imitent en maîtres.

Nous avons souvent vu les productions de M. Adolphe Hasse exposées aux vitrines des marchands de bronze et de tableaux; *l'Enfant et l'Escargot*, de ce sculpteur, ne nous présente rien de nouveau comme talent; c'est toujours la même touche chiffonnée que nous voyons également dans son portrait de femme.

Le *Saint-Paul devant l'Aréopage*, de M. Lebœuf, est au contraire plein de vigueur; malheureusement cette figure manque d'ensemble, elle est lourde et vulgaire.

M. Charles Le Bourg imite aussi l'école de MM. Carrier-Belleuse et Hasse dans son *Buste de la Folie*.

Le *Diénécès mourant aux Thermopyles*, de M. Edouard Lepère, est une étude pleine de force; nous reprocherons cependant un éloignement par trop visible des formes grecques.

C'est dans un pareil sujet que le sculpteur doit faire revivre, avec le sens moderne des Barye et autres, la forme nerveuse, le méplat simple et large des figures guerrières de la Grèce. Un tel sujet oblige.

La figure de M. Etienne Leroux, l'*Ariane abandonnée*, manque également de style antique, mais la *Psyché et la Phryné*, de M. Pierre Loison, sont pleines de grâce. Ce n'est pas encore le charme de la belle sculpture, mais de la jolie sculpture.

pas une telle tactique; je me borne à la signaler à tous et à protester énergiquement.

Vous voudrez bien, mon cher directeur, insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro et en écrire au *Spiritual Magazine*, afin qu'il me donne au plus tôt la rétractation que j'ai impérieusement le droit d'exiger.

ANDRÉ PEZZANI.

Royan, 15 juillet 1865.

Cher monsieur d'Ambel,

N'étant plus à Bordeaux quand le nº 53 de *l'Avenir* y est parvenu, je ne l'ai reçu que récemment, et l'ayant lu avec l'empressement que j'y mets toujours, j'ai été frappé de la lettre de votre honorable correspondant, M. Defody, au sujet du *Progrès des animaux*.

Je ne vois pas du tout en quoi M. Xavier s'éloigne des principes spirites, en cherchant à découvrir l'origine de l'âme, en admettant, par hypothèse, que ces animaux qui nous entourent ne sont point des déshérités de la justice divine, condamnés à une infériorité et par conséquent une souffrance éternelles.

Je ne vois pas en quoi le bon sens peut être choqué, en suivant, avec M. Xavier, cet enchaînement d'existences qui se développent successivement, partant, comme tout ce qui n'est pas Dieu, de rien, pour atteindre à l'immensité.

J'y vois, au contraire, la conséquence de cette harmonie universelle qui régit l'univers; j'y vois une preuve de plus, irrécusable, de la justice et de l'amour divins.

Bien loin de m'épouvanter de cette chaîne qui nous lie à toutes les branches de la création, je suis heureuse de la sentir et je crois fermement qu'elle ne peut que développer dans le cœur humain une charité plus grande, car elle doit s'étendre non-seulement sur les hommes, mais sur ces ébauches imparfaites où l'Esprit s'essaye à manier la matière. Non point, cher monsieur, que je voie un frère dans le chien ou le chat qui trouvent un asile sous mon toit, ou que je soustraits aux mauvais traitements de quelque brutal, mais je sens la vie intelligente, la vie spirituelle se développer, et si je n'y vois pas un frère dans le présent, j'en pressens un dans l'avenir, quelque éloigné qu'il soit. N'avons-nous pas l'éternité devant nous? Qu'importe le temps que nous avons passé sur cette terre avant d'être parvenus où nous en sommes! Abrégeons celui qui nous reste à y séjourner. Rappelons-nous que l'enfant inerte dans le sein de sa mère, incapable de se soutenir pendant bien des mois de sa première enfance, commence à marcher péniblement; mais quand il a fait ses premiers pas, il s'élance seul et court avec rapidité. Hé bien! admettons que nous ne fassions encore qu'apprendre à marcher, peu importe le temps que nous avons passé dans les langes, mais tâchons de courir aujourd'hui le plus rapidement possible.

Je termine en disant que, bien que je ne croie pas au passage immédiat de l'âme de la classe animale à la classe humaine, et que, admettant qu'il en soit ainsi, l'Esprit doit s'essayer au maniement du corps humain dans ces peuplades sauvages, si rapprochées de la brute, que beaucoup de nos animaux domestiques les surpassent en intelligence et en *vertus*, il n'en est pas moins vrai que bien des hommes de notre milieu, relativement civilisés, apportent en naissant des instincts qui sembleraient participer de certains animaux sauvages et même féroces plutôt que de l'homme.

Recevez, cher directeur, mes excuses pour le temps que je vous fais perdre à me lire, et l'assurance de mon dévouement fraternel.

ÉMILIE COLLIGNON.

Angers, 30 juillet 1865.

Monsieur,

Ayant vu ma lettre attaquée par deux plumes différentes, je fais appel à votre impartialité pour vouloir bien insérer ces quelques mots où je m'efforce de répondre à mes honorables contradicteurs.

Mon travail manuel ne me laissant guère le temps d'étudier ces grands phénomènes de la vie, je vais essayer de répondre le plus brièvement possible, afin de ne pas me laisser aller à une métaphysique sans fin, d'où sortent autant d'hypothèses que de métaphysiciens.

J'essayerai d'abord de répondre à M. Guérin, qui se plaint que j'affirme trop catégoriquement ce que je ne puis prouver et ne cherche nullement à prouver. En effet, je ne prouvais rien et n'avais rien à prouver alors que ma lettre n'était écrite que pour affirmer ma croyance et la négation de certaines théories philosophiques reproduites dans *l'Avenir*. J'avoue même qu'aujourd'hui encore M. Guérin ne m'a nullement converti à ses idées, malgré les citations de saint Augustin (qui croyait aux incubes et aux succubes), et celles de saint Thomas, qui niait toute puissance de l'âme sans l'union avec le corps. Je lis dans un volume que j'ai sous la main (1) : «Saint Thomas va si loin à l'occasion du corps » et de l'âme, qu'il la regarde comme essentielle, non- » seulement pour constituer l'homme, mais encore pour » que l'âme soit âme. Sans cette union, il ne concevrait » pas dans l'âme la vertu sensitive; la nature de l'âme est » d'être unie au corps; l'âme n'est parfaite qu'à cette » condition. » Je vois encore dans ce livre : « Au sujet » de la création des âmes par Dieu, saint Thomas est très- » explicite : Elles sont créées en même temps que le » corps auquel elles sont unies.» Tandis que l'opinion de saint Hilaire, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jérôme, etc., est que l'âme est créée au moment d'animer le corps; qu'une âme nutritive, mais périssable, a présidé à la formation du corps, et qu'elle est plus tard remplacée par un hôte plus noble, plus intelligent : l'âme raisonnable.

Voilà des hypothèses que l'on peut admettre ou rejeter; libre à M. Guérin de les accepter; mais alors je lui dirai qu'il n'est pas d'accord avec la doctrine spirite, ni avec moi qui admets la réincarnation, même sur cette misérable terre; et cependant M. Guérin semble l'admettre aussi; pourquoi alors aller chercher chez des adversaires des armes qui le blessent lui-même quand il veut s'en servir?

M. Guérin dit que, sur deux personnages évoqués, dont l'un aurait été manchot, un médium voyant distinguerait parfaitement ce dernier de l'autre; que le périsprit reproduirait exactement l'infirmité, et de là il conclut que l'âme, ayant voulu un corps manchot, l'a façonné tel. D'autres diraient que le germe ne possédant pas toutes les molécules voulues, il a fallu que l'âme subisse dès lors l'influence de la matière, ce qui serait plus admissible. Je serai même de cet avis, quoique ne faisant pas participer l'âme à la formation du corps; car je crois que du germe dépend l'organisme, et que le corps se développe en raison de la nature de ce germe et de l'alimentation par la mère; ou, pour m'expliquer plus clairement, je crois que le germe contient toutes les molécules qui doivent former le corps, et que le sein de la mère est là pour le développer jusqu'à ce que l'âme en prenne possession, ce qui n'a lieu définitivement qu'au moment de la naissance. Je veux bien admettre, et j'admets même qu'il existe une âme nutritive comme dans la plante, mais non intelligente, et qu'une fois la fonction de l'âme nutritive accomplie, c'est-à-dire le corps arrivé à sa complète formation selon la nature du germe, l'âme intelligente en prend possession; d'où je conclus que si c'est un être manchot, idiot ou affligé de toute autre infirmité analogue qui naît à notre pauvre humanité, c'est que, dans le germe, il y avait ou un manchot, ou un idiot, ou un scrofuleux, etc., autant d'infirmités qu'il faudrait, selon M. Guérin, attribuer à la volonté de l'âme? Non, non, erreur! Je vois ici

(1) *La Vie dans l'homme*, 1 vol. in-8º.

M. Maindron a exposé deux terres cuites touchées avec une main de maître, représentant *François Viète*, mathématicien, et la statue de *Boileau*.

M. Jules Mène a exposé une *Amazone* et un *Mouton des Vosges*, cire. Nous dirons comme pour l'ode d'Anacréon, ce sont des amours de cire.

Nous arrivons à la fin des sculpteurs et nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant les noms de M. Oudiné, avec son œuvre intitulée *Gladiateur*. Dieu merci! ce n'est pas le héros moderne et parisien.

M. Charles Pêtre et son *Jeune faune*;

Auguste Préault et son portrait de femme médaillon bronze;

François Protheau et son *Hébé*, qui ne dément pas dans cette œuvre son nom de déesse de la jeunesse.

Ch. Louis Rochet, qui nous a montré dans sa statue de Richard Lenoir, que l'on pouvait avoir du style en faisant le costume du premier Empire. Cette œuvre, selon nous, est une des plus remarquables du salon de sculpture. Citons enfin, les remarquables groupes de cire de M. Emmanuel de Santa-Coloma, représentant un attelage d'artillerie et un bong de chasse (cire).

Avant de quitter, un sourire au marbre de Mlle Mars. Pour ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre et de la voir, le marbre est presque un complet souvenir. Cette œuvre fait le plus grand honheur a M. Jules Thomas.

L'expression de la tête, le mouvement gracieusement maniéré de la main, les grands falbalas rendent parfaitement le rôle de Molière et de la séduisante comédienne. La grande coquette est rendue là tout entière avec la grâce et la majesté du grand siècle.

Les œuvres d'art sont rentrées chez les artistes ou, ce qui est préférable, ont été achetées. Beaucoup d'artistes ont vu dans ce Salon l'ensemble de l'Art contemporain, en profiteront-ils? nous l'espérons. Rien ne sert en Art comme voir, rien ne sert peu comme les conseils et les paroles; l'Art n'a pas l'éloquence de la forme et de la lumière; aussi tout ce que l'on peut dire sous forme de conseils et de louanges, en critique ne sert aux artistes absolument à rien. La critique d'un salon éclaire un peu le public; je dis un peu car les artistes l'éclairèrent plus par leurs œuvres que par des paroles. L'éducation de l'œil ne se fait pas avec des mots. Les grands copistes du public apprendront à voir lorsque l'Art sera assez riche pour lui présenter non pas des comptes rendus de salon mais des œuvres réellement belles.

Alors, la médiocrité qu'il admire, les injustices qu'il commet au nom de cette médiocrité trop souvent habile à prendre une trop haute place, sé'vanouiront peu à peu devant les comparaisons écrasantes. Nous ne sommes plus en 1830, où l'artiste prétendait n'avoir affaire qu'à d'honnêtes bourgeois; le temps a marché depuis; les grandes sottises académiques, les douteuses célébrités, les génies et les talents reconnus ont appris à ce monde bourgeois à penser un peu plus; espérons que l'Art véritable lui apprendra définitivement à voir. Que le public ne se laisse plus appeler de ce vieux nom qui n'a plus cours, et qu'il soit assez clairvoyant pour découvrir dans un si grand nombre d'œuvres modernes, ce sens de bourgeoisie dont il a été si souvent affublé. Qu'il se venge et qu'il soit difficile.

HYX.

FIN

Journaux et Revues recommandés.

M. Guérin me demander en souriant pourquoi alors l'âme va-t-elle animer de pareils corps? C'est que de pareils corps ayant vie nutritive et pouvant vivre de la vie humaine, l'Esprit doit en prendre possession, soit de force et par punition, ou volontairement, dans un but expiatoire.

Hypothèse! me dira-t-on; mais M. Guérin ou autres pourraient-ils me le prouver mathématiquement? Je ne le crois pas. Je dis mathématiquement, comme je dirais physiologiquement et psychologiquement.

Plus je réfléchis aux idées émises par M. Guérin sur la formation du corps par l'âme, plus je m'éloigne de lui; car il faut être logique en tout. Si donc il en est ainsi qu'il le dit, il faut reconnaître une âme pour tout ce qui a vie (plantes et animaux), non-seulement une âme nutritive et sensitive, mais une âme intelligente; car, même dans le règne végétal, combien ne voyons-nous pas s'accomplir de choses que l'homme n'accomplit pas plus intelligemment? Pour abréger, je ne citerai qu'un fait pour preuve, pris dans *l'Univers* de Paucher: c'est la fécondation de la valisnière en spirale, dont chacun peut lire dans cet ouvrage la description merveilleuse. M. Guérin me dira-t-il que tout cela se fait machinalement! Avec quelle harmonie cependant s'accomplit cet acte! Qui est-ce qui dit, qui est-ce qui commande aux pédoncules mâles de se rompre au moment où les pédoncules femelles sont là, portant leurs fleurs épanouies à la surface de l'onde, attendant leurs fiancés, et à ceux-là de redescendre au fond de l'eau, aussitôt après l'embrassement, pour y faire germer le fruit de leur amour?

Je dirai à M. Philippoff que, loin d'attribuer tous ces phénomènes à un jeu de la nature, je ne les attribue pas cependant à une âme intelligente. Il y a dans l'univers des lois qui sont encore inconnues et que nous, pauvres habitants de la terre, ne connaîtrons même jamais. La science de l'homme est arrivée à maîtriser la foudre, à mettre l'électricité au service de l'homme; elle pourra faire bien d'autres découvertes ignorées encore dans les laboratoires; mais l'origine de cette substance inconnue, de ce fluide qui nous fait faire le tour du monde, assis dans notre chaise, subira encore bien des épreuves chimiques avant que nous puissions l'affirmer, avant que nous puissions dire, avec autant d'autorité que Galilée enseignant le mouvement de la terre, que tel homme vient de tel animal, tel animal de telle plante et ainsi de suite, et montrer à l'homme la parcelle d'où Dieu l'a tiré.

Recevez, cher monsieur d'Ambel, l'assurance de ma cordiale amitié.

Tout à vous, votre frère en Spiritisme.

A. DEFODY.

Nous avons également reçu une lettre de M. Fix, en réponse à celle de madame B.; mais, comme tout en admettant la libre et large discussion en matière spirite, nous ne voulons pas éterniser les débats, nous n'insérerons pas cette lettre.

LES FRÈRES DAVENPORT EN FRANCE

II

Une soirée à Gennevilliers

MANIFESTATION

Bien que les lecteurs de l'*Avenir* connaissent les manifestations des frères Davenport d'après les récits empruntés aux journaux américains et anglais, le compte-rendu d'une séance qui a eu lieu la semaine dernière dans une maison de campagne des environs de Paris, et à laquelle il m'a été donné d'assister, leur offrira peut-être quelqu'intérêt. Ils n'y trouveront pas des faits nouveaux, mais la confirmation complète de tout ce qu'ils ont lu sur ces phénomènes. Mon témoignage aura quelque valeur, car j'avais été désigné, ainsi que Madame de ***, pour tout surveiller et examiner pendant la soirée. Non seulement j'ai eu toute facilité pour scruter les manifestations, mais j'y ai même pris part pendant un certain moment. Les lecteurs de l'*Avenir* peuvent donc être assurés, que j'ai bien vu et bien examiné, et que j'ai même eu des preuves palpables de la réalité des faits, ainsi qu'ils le verront.

Nous étions réunis au nombre de vingt-cinq environ dans une salle à manger assez spacieuse, à l'une des extrémités de laquelle se trouvait le fameux cabinet, construit en planches minces. Tout le monde avait pu l'examiner à la lumière du jour. La forme en est oblongue, il repose sur des supports à environ deux pieds du sol; une planche au fond et sur les côtés sert de siége. Sur le devant il y a trois portes, au-dessus de celle du milieu est une ouverture carrée, garnie d'un rideau épais. A quelques pieds en avant du cabinet est placée une longue caisse en bois, contenant une dizaine de bougies qui restent constamment allumées pendant les manifestations. Cette caisse est garnie d'une glace sur le devant, sur laquelle est fixé un rideau en soie légère. La salle se trouve alors dans une obscurité presque complète, à l'exception du cabinet, sur lequel cette espèce de rampe projette une lumière suffisante.

Ayant été invité à faire l'inspection du cabinet, j'y trouvai par terre un paquet de cordes, et sur le banc du milieu, un violon, un tambour de basque, une guitare, quelques sonnettes et un long tube en carton ouvert aux deux bouts. Les Frères prirent alors place dans le cabinet, chacun d'un côté, et on ferma les portes. Ce ne fut pendant environ trois minutes qu'un bruit de cordes, on était évidemment en train de lier quelqu'un. Au bout de ce temps, on ouvrit les portes toutes grandes, et l'on put voir chacun des frères solidement garrotté. J'examinai les nœuds, ils étaient bien serrés et très-compliqués, et le dernier avait été fait au-dessous du banc; il se trouvait par conséquent en dehors de l'atteinte des Davenport. Ceux-ci étaient attachés au banc de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement. On ferma les portes latérales, dont je fus prié de pousser le verrou intérieur, ce que je fis, non sans recevoir sur la tête des preuves *sensibles* de la présence d'une main. La porte centrale ayant aussi été fermée et la rampe ayant été voilée, tous les instruments renfermés avec les frères se firent entendre, chacun à sa façon; c'était un charivari complet, accompagné de coups tels, qu'on devait craindre de voir le cabinet voler en éclats. Le vacarme ayant cessé, les portes furent ouvertes pour convaincre les spectateurs, que les Davenport étaient toujours liés. Madame de *** entra alors dans le cabinet et prit place entre les deux frères; elle en sortit au bout de quelques instants, déclarant avoir senti des mains sur sa tête et sur sa figure à plusieurs reprises. La porte ayant été fermée de nouveau, le vacarme recommença, mais cette fois, ceux qui en étaient les auteurs, voulurent bien se laisser voir partiellement et même se laisser toucher. Tantôt c'était un bras nu qui passait par l'ouverture au-dessus de la porte, se montrant jusqu'à l'épaule; tantôt c'étaient trois mains à la fois au même endroit, et parmi elles une main d'enfant. Deux dames demandèrent la permission de pouvoir la toucher. Elles s'approchèrent du cabinet, et prirent la petite main dans les leurs; c'était, selon elles, une véritable main humaine et pour le toucher et pour la chaleur. Tantôt une main brandissait le tube en carton, tantôt une autre agitait une sonnette à l'ouverture.

Ce fut alors à mon tour d'entrer dans le cabinet. Je m'assis entre les frères, ayant une main sur les genoux d'Ira et l'autre sur ceux de William Davenport; par surcroît de précautions, M. Fay me lia à mes deux compagnons, de façon que ceux-ci n'auraient pu faire le moindre mouvement, sans que je l'eusse senti aussitôt. Ensuite il plaça sur mes genoux le tambour de basque, le violon, la guitare et les sonnettes. A peine la porte avait elle été fermée, avant même qu'on eût baissé le petit rideau, je pus voir une main venir se poser sur mes yeux. L'obscurité étant complète, d'autres mains me passèrent sur la tête et sur la figure; l'une d'elle me caressa la barbe, une autre me parcourut tout le bras droit. Ces mains me semblaient posséder la chaleur ordinaire d'une main humaine. En même temps tout ce que j'avais sur les genoux me quitta et se mit à jouer, chaque instrument à sa guise, dans l'air, sur ma tête, sur mes genoux. Ira ne cessait de répéter: *Gently, gently*! (doucement, doucement)! afin que la manifestation ne devînt pas trop matérielle pour moi. Les instruments ayant fini leurs ébats, on alluma des bougies, et l'on pu constater que nous étions tous les trois attachés, et que j'avais les instruments sur ma tête, à l'exception du violon qui s'appuyait sur mon épaule. Je sortis du cabinet. La porte du milieu fut laissée ouverte, et le tube en carton fut placé debout sur le banc tout à fait en évidence. Une main invisible le lança avec une grande force à l'autre extrémité de la salle; cela fut répété plusieurs fois. Les instruments voulurent alors nous dédommager, en nous jouant un air véritable; ce fut le violon qui joua la partie principale, tandis que les autres l'accompagnaient en observant la mesure. Ils réussirent très-bien. Je dois dire ici, qu'un des Davenport joue un peu du violon, et d'après ce que j'ai appris, on n'entendait jamais d'autres airs, que ceux qu'il sait jouer lui-même; il lui suffisait d'apprendre un air nouveau, pour qu'il fût exécuté par les instruments. — Mais la fin de la première partie de la séance approchait. Je vis remplir de farine les mains de chaque frère; ce qui avait pu tomber par terre fut soigneusement enlevé. Les portes se refermèrent; au bout de peu d'instants, les Davenport sortirent enfin de leur prison, tenant les mains fermées et pleines de farine, dont il était impossible de trouver la moindre trace par terre. Les cordes gisaient dans un coin.

Nous nous rendîmes tous au salon pendant une vingtaine de minutes; en rentrant dans la salle à manger, nous y trouvâmes les siéges disposés de manière à former un cercle qui cependant était ouvert d'un côté. Là se trouvait une table portant tous les instruments et deux bougies; de chaque côté il y avait une chaise destinée à un des frères. Ils y prirent place, et ils furent de nouveau solidement attachés. Tout le monde fut prié de former la chaîne, et l'on éteignit les bougies. Tous les instruments se mirent alors en mouvement, chacun jouant selon son bon plaisir; tous volaient dans la salle, et il était facile de sentir au déplacement de l'air, combien leurs mouvements étaient rapides. Lorsque le bruit eut cessé, on alluma une bougie, et on put les voir éparpillés dans toute la salle. M. Fay prit deux guitares, et les enduisit de phosphore. Dès que l'obscurité fut complète, elles se mirent à flotter dans l'air et à parcourir lentement toute la salle, à la lueur du phosphore, s'arrêtant tantôt devant l'un, tantôt devant l'autre des spectateurs; des accords se faisaient entendre pendant tout ce temps. La bougie ayant été allumée, les guitares furent trouvées sur les genoux de deux dames.

Nous étions arrivés à la dernière manifestation qui devait surpasser tout ce que nous avions vu, et laisser à chacun une impression profonde à cause de son étrangeté incompréhensible. M. Fay, qui jusque-là n'avait pas pris part personnellement aux manifestations, s'assit sur une chaise, et se fit lier les mains derrière le dos; je cachetai le nœud avec une bague à moi. Dès que la lumière fut éteinte, le concert habituel recommença, en même temps un des Davenport me dit de demander qu'on ôtât l'habit de M. Fay. Je formulai ma demande; instantanément on entendit le passage rapide de quelque chose à travers l'air. Une bougie fut allumée, et à notre grand étonnement, nous vîmes M. Fay en manches de chemise, tandis que son habit se trouvait sur les genoux d'une dame! Inutile de dire, que nœuds et cachet étaient intacts. J'ôtai alors mon habit, et le plaçai sur la table à côté de M. Fay: le résultat

de cette expérience devait être tout aussi extraordinaire. A ma demande M. Fay fut instantanément revêtu de mon habit, bien qu'il eût toujours les mains liées, et si cette fois encore, les nœuds et le cachet étaient intacts, mon habit l'était aussi. Les bougies furent éteintes une dernière fois, l'harmonie bien connue se fit de nouveau entendre; tout à coup, ma voisine pousse un cri de frayeur, la dame à côté d'elle en fait autant. Elles se rapprochent l'une de l'autre. « Je sens quelque chose à mon cou, » s'écrie la première. « Et moi aussi », répond la seconde, « c'est une corde. » Moi-même je sentais quelque chose me toucher au genou. M. Fay demanda de la lumière; il était debout et délié, mais la corde se trouvait enroulée et liée en nœuds autour du cou des deux dames effrayées. Il y eut un grand éclat de rire, et en jetant les regards autour de moi je voyais un des bouts roulé autour de mon poignet. J'oublie de dire, que presque tout le monde a pu sentir le contact des mains pendant cette seconde partie.

Voilà ce dont j'ai été témoin le 25 juillet 1865, et en présence de l'impossibilité de toute fraude ou jonglerie, impossibilité qui m'est démontrée jusqu'à l'évidence, j'ose affirmer ici, ce que tant d'autres avant moi ont déjà affirmé aux Etats-Unis et en Angleterre, que ce sont là de véritables manifestations d'Esprits.

J. MITCHELL.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL.

Etude sur la traduction de Schiller

PAR M. DE BARANTE.

M. de Barante a écrit une élégante et fidèle traduction de l'œuvre dramatique de Schiller. Ce travail offrait de grandes difficultés, il fallait *franciser* ce *germanisme* épais et sentimental, il fallait être simple sans être puéril, et naïf sans être ridicule. M. de Barante a triomphé de ce double péril, et le grave historien a rendu intéressante et agréable la lecture de notre Schiller.

Il est de mode en France d'exalter les auteurs étrangers le plus souvent en parfaite ignorance de cause, car, l'Esprit français s'assimile très-peu le génie des autres nations, et par suite, s'en préoccupe médiocrement. Cependant, quelques noms privilégiés sont consacrés, au moins autant par la coutume que par l'admiration. Schiller est du nombre de ces étoiles fixes; il était temps qu'une bonne traduction le vulgarisât et le mît réellement en rapport avec ceux qui l'admiraient de confiance. Schiller est un génie privé, ses héros appartiennent exclusivement au milieu dans lequel ils agissent, ils n'incarnent pas les passions humaines, et ne sont jamais leurs types immortels, ils se détachent à peine du groupe qui les entoure, et lorsque leurs noms ne désignent pas l'œuvre elle-même, la mémoire les oublie; tandis qu'elle burine ceux de *Iago, de Marguerite,* et tant d'autres. L'intimité est l'accent du talent de Schiller. Essentiellement lyrique et nullement dramatique, sa poésie fraîche et vive comme une source des bois, se complaît aux charmants détails et ignore les grands effets. Enfin, on aime l'homme dans Schiller, plus encore qu'on n'admire l'auteur. Gœthe et Schiller ont la gloire d'exprimer et de résumer le génie universel et familier de la grande nation allemande qui possède l'originalité des peuples dépourvus d'esprit. Originalité, souvent inconnue aux intelligences vives et déliées de la France, qui comprennent tout longtemps avant de rien sentir; mais je ne dois pas terminer par la critique du pays où aboutissent tous les travaux intellectuels, et je veux encore remercier M. de Barante de l'excellente traduction qui va populariser et comme rajeunir le vieux nom de Schiller.

HENRI HEINE.

Étude sur la traduction de Shakespeare

PAR M. GUIZOT

La nouvelle traduction de Shakespeare par M. Guizot est doublement intéressante au point de vue littéraire, car elle offre le curieux rapprochement d'une personnalité élevée, cherchant à s'assimiler la puissante individualité d'un grand génie. La sévérité du talent de M. Guizot et sa mâle harmonie n'excluent en lui ni le vif sentiment du beau, ni son inquiète recherche. Placé sur les confins de l'art, cet homme d'État, ce grand orateur, cet éminent historien a voulu réunir dans un éclatant faisceau les triples qualités qui illustrent sa vie militante et intellectuelle : il a choisi Shakspeare comme le couronnement de ses travaux. Sans doute, la pensée de cette traduction a vécu familièrement avec lui; elle était un repos, une oasis d'art dans les clameurs de la politique; mais ce qui est du temps passe, et ce qui est de l'esprit demeure. L'écrivain a survécu au ministre; et nous pouvons suivre dans la traduction de Shakespeare le talent même du traducteur, qui l'a empreinte, à son insu, des qualités qui l'élèvent et des défauts qui le limitent.

Shakespeare touche, avec la familiarité du génie, aux choses les plus diverses : il n'ignore aucun détail; et sa vaste envergure l'enlève aux cimes. Cette sublime inégalité l'isole du commerce des autres intelligences. En vain quelqu'un essayerait de suivre son vol gigantesque : ainsi l'oiseau s'arrête aux régions franchies par l'aigle. Shakspeare résume les divers génies épars dans l'intelligence humaine. Aussi n'est-ce pas un homme, mais des hommes qui devraient se distribuer la tâche de le faire revivre dans notre langue, car il est ondoyant et divers. Les passions humaines se réfléchissent en lui comme les orages, et l'azur du ciel dans le profond Océan.

M. Guizot, malgré la fidélité de sa traduction, n'a pu reproduire tout le côté pittoresque de l'œuvre; nous lui reprocherons encore d'avoir un peu alourdi les grâces libres et poétiques de l'adorable fantaisie des comédies. En revanche, nous admirons sans réserve le style magistral et ferme des tragédies et de toute la partie dramatique. M. Guizot n'a pas faibli sous la tâche énorme qu'il s'était imposée, et sa traduction est un beau et bon monument élevé à la gloire du genre humain.

JEAN REYNAUD.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES

par

WILLIAM, HORATIO ET MARY EDDY.

Le 31 mai de la présente année je suis allé visiter la famille Eddy à Chittenden, état de Vermont. J'arrivai à temps pour prendre part à un dîner substantiel de campagnard avec les trois médiums. Dans l'après-midi, pendant qu'eux poursuivaient leurs travaux, car ils sont fermiers, je parcourus leurs champs. Dans la soirée arrivèrent deux messieurs habitants de l'endroit. Ils étaient sceptiques, et comme moi ils étaient venus pour assister aux manifestations.

Il n'y avait que huit personnes dans la maison. Après avoir tout examiné avec soin, nous nous assîmes autour d'une table, sur laquelle étaient placés quelques instruments. Nous nous trouvions dans une grande cuisine sans aucune lumière, nous donnant la main. J'étais moi-même entre deux médiums; il n'y avait pas de possibilité d'une fraude quelconque. A peine avions-nous formé le cercle, que les instruments se mirent à jouer en volant par toute la pièce. Un grand chien, que nous avions laissé endormi près de la cheminée, fit le tour du cercle en l'air; chacun de nous le sentit passer devant sa figure. Une horloge à une distance de douze pieds de nous continua à sonner, jusqu'à ce que le poids fût entièrement descendu. On alluma la lumière; le grand chien était debout au milieu de la table. La lumière ayant été de nouveau éteinte, un vacarme épouvantable commença; on aurait dit, que l'on démolissait la maison. Une couchette, pesant environ cinquante livres fut placée sur ma tête et sur celle d'un monsieur en face de nous, puis elle fut renversée derrière moi. Finalement après un charivari exécuté par des sonnettes, par un tambour, un violon, par des casseroles et de la vaisselle, accompagné d'un fracas de portes violemment ouvertes et fermées, nous allumâmes la lumière, et nous vîmes tous les ustensiles de ménage éparpillés par terre.

On proposa ensuite d'essayer d'obtenir des manifestations d'après le système du cabinet. On choisit pour cela une chambre à coucher vide; Horatio et Mary Eddy y prirent place, et on les lia à des chaises. La porte ordinaire fut remplacée par une autre ayant une ouverture en losange; des mains et des bras se montrèrent instantanément, un de ces derniers était noir comme un bras de nègre, et était couvert d'une manche déguenillée en flanelle rouge. Puis parut un bras et un grand pied couleur de cuivre. Nous entrâmes dans la chambre, où nous trouvâmes les deux médiums tels que nous les y avions laissés. Dès que la porte eut été refermée, nous vîmes paraître à l'ouverture une figure d'indien, ayant la tête ornée de plumes, et nous regardant avec douceur. Celle-ci fut remplacée par un bras de femme portant un bracelet et une manche en dentelles; il avait aussi plusieurs bagues aux doigts. Ce bras resta assez longtemps visible, pour que tout le monde put se convaincre de sa sensibilité. On examina alors les vêtements des médiums; aucun n'avait de la flanelle rouge sur lui. Mary Eddy ne portait aucun bijou, et les manches de sa robe de laine étaient étroites.

D'autres bras et d'autres mains se montrèrent de nouveau, et nous les touchâmes; la dernière apparition fut celle de la figure d'une vieille dame, encadrée dans un bonnet ruché à l'ancienne mode. Cette figure avait un air tellement cadavéreux, que nous n'osâmes toucher que le bonnet et les cheveux. Nous entrâmes dans le cabinet pour examiner les médiums; ils étaient toujours attachés, mais à peine en étions-nous sortis, qu'ils nous rappelèrent. Ils étaient déliés. Je n'ai jamais vu de manifestations pareilles à celles-ci, et j'ose dire que les Eddy sont supérieurs à tous les médiums, que j'ai rencontrés jusqu'ici. Un examen scrupuleux des lieux et de toutes les circonstances me permet d'affirmer la réalité de ces manifestations.

J. H. RANDALL,

(Banner of Light).

Le *Journal de Commerce et de Navigation* de Gothembourg du 8 juillet raconte ce qui suit :

« Dans la nuit du 18 juin dernier, une femme mariée, Anna Greta Nilsdotter, du village de Hogstale, paroisse de Bokenès, dans le comté de Bohus, rêva que la veuve Johanna Johansdotter, âgée de trente-un ans, et demeurant dans le voisinage, était accouchée d'un enfant qu'elle avait tué; qu'elle avait caché le corps, pendant huit jours, dans un hangar, et qu'elle l'avait jeté après dans un marais situé près du village. Le lendemain, dès qu'elle fut habillée, elle courut au marais, et y vit le pied d'un enfant qui sortait de l'eau, peu profonde en cet endroit. Elle entra dans l'eau et retira le corps. Il était enveloppé d'un vieux sac auquel était attachée une grosse pierre. Le corps fut remis aux autorités, et la veuve Joansdotter fut arrêtée et conduite en prison à Udvalla. Dès son premier interrogatoire, le 4 juillet, elle avoua son crime et en raconta tous les détails, qui se trouvaient en parfait accord avec ce que la femme Nilsdotter avait vu dans son rêve. Après l'audition de plusieurs témoins confirmant la probabilité du crime avoué, Johanna Joansdotter fut condamnée à six ans de prison. »

(*Spiritual Magazine*).

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.